

6

7

CONSIDÉRATIONS  
SUR LA GRÈCE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



134605

4

---

CONSIDÉRATIONS  
SUR LA GRÈCE.

Μελετη τὸ παν.

Περίανδ.

---

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE D'INAUGURATION

DE

L'ACADÉMIE IONIENNE,

Le 17 juillet 1808,

PAR M. DUPIN,

CAPITAINE AU CORPS DU GÉNIE MARITIME.

---

Si l'histoire est pour nous un miroir fidèle  
qui dans les traits du passé nous réfléchit  
les traits de l'avenir, méditons sans cesse  
sur les tableaux qu'elle présente à nos re-



gards, dérobons à ses faits les secrets de leurs causes : partout où nous retrouverons ensuite ces mêmes causes en action, comptons sur des évènements pareils à ceux qu'elles ont déjà produit ; laissant enfin le rôle passif d'observateur, faisons plus que prévoir les destinées des choses ; soumettons ces destinées à notre intelligence ; effaçons-en tous les effets funestes, ajoutons-y tous les effets utiles, et préparons ainsi la prospérité de nos neveux par l'expérience des malheurs de nos ancêtres.

Penser au bonheur de ses semblables, c'est ajouter à son propre bonheur ; c'est offrir à ses méditations le plus attrayant, le plus beau des sujets : mais lorsque les hommes sur lesquels viennent se fixer nos idées, sont les restes d'un peuple que nous admirons sans cesse ; d'un peuple à qui nous devons la naissance de nos arts, de nos sciences, de nos lettres ; une partie de notre langage, de nos coutumes, de nos mœurs ; ce n'est plus seulement le sentiment d'une vague philanthropie qui vient nous animer ; l'enthousiasme et la recon-

naissance, ces besoins des âmes élevées, s'emparent de nous ; un nouvel intérêt semble se répandre sur toutes nos pensées ; l'esprit humain s'élève par le spectacle des grandes choses, par l'exemple des grands hommes ; il mesure sa propre puissance sur les œuvres qui ont atteint ou reculé ses limites ; et le sentiment de sa force est pour lui la plus vive, la plus pure des jouissances.

Eh ! quelles nations, sous aucun de ces titres, furent jamais plus dignes de l'amour et de l'admiration, que ces peuples illustres qu'on n'a vu foibles que dans leurs moyens, qui se sont montrés grands et puissans dans tout le reste ? Quels sont enfin, parmi nos contemporains, ceux qui auroient plus de droits à notre reconnaissance, que la postérité de ces peuples fameux ? Que nos veilles, que nos travaux lui soient donc consacrés ; et, s'il se peut, qu'elle soit rendue, par eux, au bonheur qu'elle a perdu.

Pour atteindre à ce but si digne de nos efforts, suivons la marche que nous nous sommes tracée ; demandons à l'histoire les lumières qu'elle peut nous fournir, et soyons



dociles à ses leçons. L'Europe étoit encore dans l'ignorance et dans la barbarie, lorsque la Grèce étoit déjà devenue le temple du génie; aux arts utiles de l'Égypte et de la Phénicie, elle avoit ajouté tous les trésors des beaux-arts; elle avoit embelli son langage harmonieux en consacrant sa poésie aux Dieux et aux héros, en consacrant les écrits de ses sages à la recherche de la philosophie, à l'étude de la nature, aux méditations des sciences; elle avoit à la fois civilisé ses peuples en épurant leurs vertus, embelli le cours de la vie sans amollir les courages, développé le goût, fertilisé les esprits dans tous les genres, et à la fois agrandi toutes les âmes en les élevant pour ainsi dire au-dessus d'elles-mêmes. Voilà ce que fut la Grèce au tems de ses beaux jours. Que si l'on me demande quels effets ont produit de telles institutions; je dirai seulement: les Grecs, réduits à leurs forces seules, ont triomphé des efforts de l'Asie armée toute entière pour les détruire; ils ont poursuivi le monarque de cette grande partie de l'Univers, jusqu'au

Juil

Août

fond de ses vastes états; une poignée de leurs guerriers l'a précipité de son trône, en portant l'empire des Hélènes jusqu'aux glaces de la Scythie, jusqu'aux rives de l'Indus, jusqu'aux sables de la Lybie; et j'aurai prouvé que la pratique des arts et la culture des sciences, loin d'être incompatibles avec la force et la splendeur des états, en sont au contraire les plus sûrs fondemens.

Ah! si l'immortalité pouvoit être le partage de quelque chose qui naît ici bas; elle devoit être celui des nations qui ont fait le bonheur et la gloire de l'humanité; leurs descendans, jusqu'à l'infini, devoient hériter de la grandeur, de la vertu de leurs ancêtres, pour retracer aux générations les plus reculées, une vivante image des premiers bienfaiteurs des humains. Mais les empires, dans les rapides périodes de leur courte durée, sont comme l'homme et tous les êtres de la nature dans le cours fugitif de leur existence; ils se forment et se développent lentement et avec peine; ils brillent un moment, ils passent, ils péris-





sent, et les générations suivantes semblent être étonnées qu'en des lieux sauvages et misérables à leurs yeux, ayent pu habiter naguères des nations populeuses et florissantes. C'est ainsi qu'aux rivages de Salamine, aux plaines de Marathon et de Platée, l'agricole imbécille, heurtant avec sa charue les débris d'armes de ses ancêtres, ne se dit plus même que ce fer, tout rongé par le temps, brilla jadis pour l'indépendance, pour l'immortalité de la Grèce! de la Grèce maintenant dans l'oppression et le malheur! Voilà jusqu'à quel point, lorsqu'elles devinrent la proie et le jouet des barbares qui tour-à-tour succédèrent à leur empire, les nations célèbres, qui avoient été l'admiration de l'Univers, en sont devenues la douleur et l'opprobre. Dans le court espace de quelques années de désastres, les plus fertiles des contrées semblèrent oublier leur première fécondité; l'ignorance et le fanatisme brisèrent tous les ressorts de la population et de l'industrie; les muses, dédaignées ou poursuivies, abandonnèrent enfin les beaux lieux de leur enfance; elles

s'enfuirent comme à regret vers de plus âpres climats; les ateliers des Phidias et des Apelle devinrent déserts; les sciences délaissèrent les ombrages inspirans du Lycée et de l'Académie: on eût dit que Minerve irritée brisoit l'égide dont elle couvroit ses anciens favoris, et retiroit, de leurs âmes, le souffle divin de la valeur, de la sagesse et du génie.

Nous venons de voir quelles ont été les causes de l'élévation et de l'abaissement de l'Hellénie; nous avons vu l'expérience nous tracer ses terribles leçons avec ses caractères accoutumés, en traits de sang; car c'est dans le sang que les hommes expient leurs erreurs politiques. Écoutons donc cette voix de *l'expérience et de la sagesse que nous ne pouvons jamais impunément braver*. Elle nous dit qu'il faut ranimer l'agriculture et tous les arts utiles, le commerce et les sciences; qu'il faut *surtout régénérer les mœurs*, en donnant une nouvelle trempe aux esprits et aux courages. Voilà ce que nous pouvons, ce que nous devons faire pour les peuples de l'Ionie. Avançons vers

I...



ce but d'un pas ferme, et nous verrons tous les obstacles céder à nos efforts et s'applanir devant nous. Nous sommes semblables au voyageur qui, perdu dans le fond des vallons, n'apperçoit que les monticules qui l'avoisinent le plus. Il ne voit d'abord que confusion, qu'irrégularité dans leur coordonnance; il s'élève, et les grandes directions viennent successivement se développer à ses yeux; il arrive enfin aux plus hautes sommités, et l'horison reculé semble se perdre pour lui dans le lointain. Cependant sa vue saisit à la fois tout l'ensemble de ce vaste spectacle, et la nature semble lui dévoiler en grand les secrets de toute sa structure. C'est ainsi qu'à mesure que nos vues s'élèvent, les obstacles qui les bornent s'abaissent devant elles, et que l'ordre, en apparence le plus irrégulier des choses et des évènements, vient dévoiler à nos regards l'enchaînement et les relations qui les unissent. C'est alors que l'homme en est vraiment le maître, et que, devenu possesseur des secrets de leurs causes, il peut porter à tous les maux une main qui en tarisse à jamais la source. Pour nous,

sans nous porter à de si hautes espérances dans nos considérations sur la Grèce, efforçons-nous d'esquisser quelques traits de cette marche que nous voudrions voir suivie, et préparons quelques matériaux à l'architecte qui doit un jour élever l'édifice dont nous tenterons d'indiquer ici les premiers linéamens.

Un peuple isolé de tous les autres, ou seulement environné de barbares comme lui, ne s'avance qu'avec le secours des siècles vers la civilisation: l'homme ne soupçonne qu'après un tems infini toute la puissance de son genie; tout cet intervalle n'est pour lui qu'une série d'essais timides, et par là même peu décisifs. Mais lorsqu'une nation peut doubler ses lumières du reflet de celles de ses voisins, le tems prend ses ailes pour élever la société qui se perfectionne au niveau de la société déjà perfectionnée, et c'est à cela même que la Grèce a dû la rapidité de sa première civilisation. Dans l'espace de peu d'années, elle s'appropriä ce que les siècles avoient appris à l'Asie et à l'Égypte, et elle s'éleva bientôt



au-dessus de ses premières institutrices. C'est encore ainsi qu'un grand homme, qui prit l'Europe pour son école, a suffi seul pour transformer la Russie, et la rendre formidable à l'Europe et à l'Asie. Mais, sans chercher au loin des exemples, ramenons nos pensées vers notre patrie qui, dans le cours d'une seule génération, a fourni plus de pages à l'histoire que le reste de la terre depuis plusieurs siècles.

Une armée a vaincu trois ans en Italie ; elle va porter ses trophées aux limites de l'Afrique et de l'Asie. La faim, la soif, la peste et les barbares plus cruels encore, ne sont pas les seuls fléaux qui l'assiègent ; elle a d'autres privations à souffrir, elle va manquer à la fois de projectiles, de poudres, d'armes même ; peu de tems encore et les braves n'auront plus de quoi rendre la mort. Mais le génie des sciences et de l'industrie veille pour le salut de l'armée. Des hommes accoutumés au silence et à la paix du cabinet, les ont sacrifiés à l'agitation et au tumulte des camps ; jouissant du calme du sage au milieu des horreurs de la guerre,

ils ont comme instantanément créé les arts de la société dans le dénuement du désert ; ils ont formé des matériaux pour la victoire ; l'armée est fournie en projectiles, en poudres et en armes. Voilà ce qu'on fait des Français en peu de mois dans un pays barbare, qui n'offroit de ressources en aucun genre, et où il falloit créer à la fois des matières premières, des instrumens et des artistes. J'ai voulu montrer, par ce fait tiré de nos annales, en combien peu de tems peuvent être produites de grandes choses lorsqu'elles sont dans la main des grands hommes.

Voilà, Messieurs, voilà les illustres exemples que tous les amis de la Grèce doivent sans cesse se proposer pour modèle. Qu'on ose le vouloir, et l'on régénérera ces belles contrées en moins de tems qu'elles n'en ont mis à déchoir de leur splendeur. Récréons les arts qu'elles ont perdus, récréons sur-tout les arts utiles, les arts qui fournissent aux besoins du grand nombre, car c'est le bonheur du grand nombre qui constitue à nos yeux le bonheur général. Les





campagnes de l'Hellénie n'ont point perdu leur première fertilité : par une culture intelligente , rendons-les fécondes comme elles le furent jadis ; défrichons les vastes bruyères que la charrue sillonnoit autrefois ; apprenons de l'Italie et de la Provence, comment se taille et se cultive l'olivier , comment s'exprime et s'améliore le suc de son fruit ; encourageons , multiplions la culture de la vigne , et que les îles Ioniennes ne le cèdent en rien à celles de Chypre , de Chios et de tout l'Archipel. Mais , s'il est une culture qui doit attirer toute notre attention , c'est sur-tout celle des plantes graminées ; bientôt par elle les récoltes des îles suffiront aux premiers besoins des habitans , et leur existence ne dépendra plus du succès d'un blocus. Ils pourront posséder de nombreux troupeaux , et presque sans les changer de climat , transporter en ces lieux le mouton de la Barbarie et la chèvre d'Angora. Que l'industrie vienne ici monter ses métiers et travailler les toisons et les soies ; les travailler avec perfection pour les porter au luxe jusqu'au bout du

monde , et sur-tout les travailler solidement , simplement , économiquement , pour le pauvre habitant du pays qui va devenir l'homme aisé , dès que vous baisserez le prix des objets de tous ses besoins.

Veillez suivre la marche qui vous est tracée , Ioniens , et bientôt vous verrez refleurir votre patrie si florissante autrefois. Vous allez sentir qu'un degré de plus d'activité dans la vie , suffit pour présenter à l'homme et le nécessaire et cette partie première du superflu , qui seule peut répandre quelques charmes sur l'existence. La pénurie va faire place à l'abondance , et l'abondance est la mère de la population et de la prospérité. Faites un pas vers le perfectionnement , et vous verrez le Gouvernement français sourire à vos efforts et les rendre fructueux : oui , Peuples des sept îles , j'ose vous le promettre pour l'administration des Français ; elle étendra sur vous sa main paternelle ; elle sera l'amie de toutes les vues grandes et libérales : excités par elle , vous rendrez fertiles vos guérets. Elle ouvrira de grandes routes pour les trans-





ports de vos produits ; des voyages plus faciles rendront moins chères et plus communes en chaque lieu les productions de tous les autres , et par-là toutes vos contrées recevront à la fois les bienfaits répandus sur chacune d'elles. Ce n'est pas tout : le Gouvernement sait que des îles puissantes et riches , sur-tout des îles indépendantes , et des îles sans marine , ne furent jamais les mêmes îles. Vos ports seront restaurés et entretenus ; il en sera creusé de nouveaux ; vous y verrez construire des flotilles militaires , pour assurer la tranquillité de vos rivages et la facilité de vos communications ; la pêche protégée prendra une nouvelle extension , et la pêche n'est pas seulement un des puissans mobiles de la population ; elle est encore la pépinière et l'école des marins ; le commerce ranimé reprendra son essor sous l'égide de la sécurité , et le commerce encouragera à la fois l'agriculture et tous les arts à qui elle présentera des débouchés pour leurs productions. Voilà quelques-uns des bienfaits que la marine seule pourra rendre aux îles Ioniennes.

C'est par de tels moyens qu'après tant de siècles d'absence le bonheur reviendra vers son premier séjour ; et comme les peuples heureux sont aussi les peuples formidables , c'est ainsi qu'en travaillant pour la félicité des habitans , nous aurons encore travaillé pour la puissance de l'Empire. Mais le Gouvernement ne bornera pas ses bienfaits au seul accroissement de la population et des richesses ; il sait qu'on a toujours assez d'êtres sous ses ordres et assez de luxe à leur livrer , pour les faire végéter sous leurs habits dorés. Ce sont les hommes qui sont rares ; ce sont ceux qui se montrent dignes de ce nom , qui assurent aux états leur force et leur durée ; ce sont eux sur-tout qu'aspire à former le vrai législateur. Or , les hommes sont le fruit de l'éducation , et les citoyens le fruit de l'éducation publique ; c'est l'éducation publique qui leur donne l'amour de la patrie , cette élévation d'âme qui rend propre aux grandes choses , cette fermeté de caractère qui constitue le vrai courage de l'homme éclairé ; c'est l'éducation publique qui sème en tous les cœurs le germe des



idées libérales et des hautes pensées, elle qui, plaçant son élève sous mille regards impartiaux autant que sévères, lui donne ainsi le besoin de l'approbation générale et cet amour de la gloire qui le force à s'élever au-dessus de lui-même pour arracher les suffrages de ses contemporains. Pénétré de ces profondes vérités, c'est l'éducation publique qui fixera toute la sollicitude du Gouvernement en ces lieux; par ses soins, des écoles s'établiront dans tous les points de l'Ionie; elles seront fondées d'après des vues dignes d'un peuple tel que nous. Les bienfaits de l'instruction y seront publiés; ils y seront gratuits, et le maître s'y rappellera sans cesse que s'il est l'instituteur du fils du riche, il est le père du fils du pauvre, et que ses soins doivent se distribuer proportionnellement à ces deux titres.

Nous aimons les sciences, parce que leur étude fait le charme de l'existence, parce qu'elles agrandissent nos pensées et les purgent de leurs erreurs; nous les cultivons surtout parce qu'elles sont utiles à l'humanité. Voyons donc particulièrement en cha-

cune d'elles tout ce qui peut être d'une utilité plus particulière; enseignons-les pour le grand nombre, et laissons à l'homme, fait pour s'élever par dessus ses semblables, à se montrer de lui même au-dessus. Considérés sous ce nouvel aspect, qu'on ne croie pas cependant que je veuille rétrécir les sciences dans le cercle qu'elles embrassent, et leur retirer leurs plus hautes, leurs plus attrayantes considérations; je vois au contraire le système entier de nos connoissances s'agrandir et prendre encore un nouveau degré d'intérêt. Eh! qui n'aimeroit en effet à voir le génie poser pour but à ses méditations, le bonheur de la société? qui n'aimeroit à joindre, au tribut d'admiration que nous lui devons, l'hommage si doux d'une juste reconnaissance? Mettons le cœur de moitié dans les études de l'élève, et nous doublerons ses facultés et son courage. Il ne voudra pas seulement pénétrer les mystères des sciences, pour en sonder les profondeurs et mesurer la force de l'esprit humain; mais encore pour en connoître les bienfaits. C'est alors qu'il pourra vous dire



à son tour, Ioniens, que dans l'état actuel des sociétés, il n'est pas de prospérité durable sans perfection dans les arts, et point de perfection dans les arts sans connaissances exactes. Vous appellerez les sciences à votre secours, et vous apprendrez que leurs bienfaits pour l'industrie sont inestimables comme l'industrie elle-même; vous les verrez donner à ses produits des formes plus convenables et plus heureuses; à ses mécanismes, à ses procédés, des moyens plus économiques et plus simples; vous les verrez, abandonnant la sphère toujours étroite des perfectionnemens, s'élever jusqu'à la création, porter l'invention partout où vos besoins l'appelleront; vous apprendrez enfin, que c'est seulement par l'application des sciences aux arts, que vous pourrez prétendre à la concurrence avec les autres peuples, dans l'exportation de vos produits; et vous leur devrez ainsi tous les bienfaits du commerce.

Enfin le Gouvernement ne laissera point imparfait son ouvrage; il rendra des cordes à la lyre qui doit célébrer ses bienfaits; il rap-

pellera les muses et les beaux-arts dans leur antique et célèbre patrie; après vingt siècles de sommeil, le génie de la Grèce se réveillera; il secouera la poussière qui l'ensevelissoit, il reprendra sa vie au milieu des ruines et des débris relevés par une main restauratrice; et, dans l'illusion de son réveil, il croira reconnoître ses premiers favoris dans la génération de leurs arrière-neveux; il leur prodiguera les mêmes faveurs. La plus harmonieuse des langues trouvera des voix qui lui rendront toute l'éloquence de ses premiers accens, et les premiers de ses chants seront consacrés à célébrer les bienfaiteurs de ces contrées. O gouvernans! c'est alors que vous jouirez vraiment de vos travaux; j'ose vous promettre pour prix l'enthousiasme et l'amour des heureux que vous aurez faits, l'admiration et l'estime de tous les hommes vertueux; je vois vos noms s'inscrire dans un temple où tout reste, et par une main qui grave en traits ineffaçables; je vois la reconnaissance buriner vos noms dans tous les cœurs, et les dicter à la postérité, entrelacés avec ceux des Colbert et des Sully.





Dès l'enfance , admirateur de la Grèce ,  
 j'aspirois comme au bonheur, à pouvoir un  
 jour en parcourir les contrées ; mais j'étois  
 loin de prévoir que ses heureuses destinées  
 porteroient nos aigles en ces lieux , et que  
 ma bonne fortune m'y conduiroit un jour  
 sous leur enseigne. Je n'ai pu me défendre  
 d'un secret enthousiasme , en voyant la  
 patrie des grands hommes que j'avois ap-  
 pris à admirer ; je leur dois ce que je puis  
 posséder de vertus dans mon cœur. Il me  
 sembloit que j'étois redevable à leurs ne-  
 veux de ce bienfait inestimable ; j'aurois  
 voulu pouvoir les rendre à la félicité de  
 leurs ayeux , même au prix de mon pro-  
 pre bonheur , et je portois sans cesse vers  
 ce but mes vues et mes souhaits alors im-  
 puissans. J'écrivois au hasard les pensées  
 qui me sembloient avoir quelque but d'uti-  
 lité , mais sans motifs précis qui me guidât  
 dans mon travail. Je sentois trop que ma  
 foible voix n'avoit pas, pour se faire écouter,  
 ce qui auroit pu la rendre recommandable ,  
 une renommée établie sur des actions ou  
 des écrits. Cependant une institution litté-  
 raire , fondée sur des idées toutes libérales ,

s'élève ; elle appelle tous ses membres à  
 présenter leurs vues sur l'amélioration du  
 sort des Sept-Isles ; j'ai dû lui payer ma  
 dette , et présenter à sa censure les résultats  
 de mes foibles travaux.

